



MENTOR

CHRISTOFFER CARLSSON

MENTEUR

**J'AI
LU**

Mentor, menteur

DU MÊME AUTEUR

Le syndrome du pire, Ombres Noires, 2015 ; J'ai lu, 2016.

Nuit blanche à Stockholm, Ombres Noires, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Christoffer Carlsson

MENTOR, MENTEUR

Traduit du suédois
par Carine Bruy



TITRE ORIGINAL
Mästare, vaktäre, lögnare, vän

ÉDITEUR ORIGINAL
© Piratförlaget, 2015

© Christoffer Carlsson, 2015

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions J'ai lu, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Anna, Sofia,
Christine et Astri.*

« Sais-tu ce qu'est l'amour ?
Je vais te le dire :
C'est ce que tu peux encore trahir. »

John LE CARRÉ

La Suède...

Si on se remémore les jours et les événements étalés sur ces pages, on en vient à douter que l'explication fournie, la « version » officielle, ait été vraie. Ces soupçons sont fondés, mais pas du tout pour les raisons qu'on croit. La vérité demeure une invitée souvent absente.

C'est l'après-midi du 18 juin 2014.

Le lieu : Bruket. Il y est revenu, une dernière fois.

La Suède. Ce qui avait eu lieu constituait un crime grave, précédé d'une longue histoire qui, comme si souvent, avait commencé lorsque deux personnes s'étaient vues contraintes de partager un secret.

Il était là au moment où ça s'était produit, à l'hiver 1980, lorsqu'il ne restait plus que de la suie et de la cendre. Là aussi lorsque l'eau les avait englouties, quatre ans plus tard. Ce qui se tramait se devinait déjà à l'époque, mais la véritable ampleur de tout ce qui se jouait alors n'apparut au grand jour que bien plus tard.

La Suède. Ce qui suit forcera les coupables à se soumettre.

Accordez-leur votre pardon.

Juin 2014

Quelque chose cloche, je le sais. Quelque chose n'est vraiment pas comme ça devrait être.

Je...

Je ne sais pas comment continuer.

Je m'appelle Leo Junker. J'ai trente-quatre ans et je suis assis sur mon balcon. Parfois, j'ai l'impression que le temps est revenu en arrière et, dans mes souvenirs, je me sens plus âgé que maintenant.

Je cours à la périphérie de Salem. Le monde a des crocs imposants et une langue fourchue. Il peut mordre si vous ne vous montrez pas assez prudent. J'ai dix ans, peut-être onze. Je rentre de Rönninge et je viens de descendre seul d'un bus pour la première fois. Je crains de m'être trompé d'arrêt et de me retrouver dans un environnement que je ne reconnais pas.

C'est la fin de l'automne et les feuilles des arbres ont commencé à se dessécher. Le soulagement m'envahit quand je vois les immeubles familiers de la Triade. Je ne rentre pas à la maison comme je le devrais, car ma liberté toute neuve – c'est le sentiment que j'éprouve – m'a rendu téméraire et je m'éloigne. J'ai un sac à dos dans lequel se trouve mon nouveau baladeur. Je mets les écouteurs, suis le rythme de la musique et lorsque j'arrive devant le château d'eau, il se dresse au-dessus de moi comme un temple.

J'aperçois un petit attroupement d'élèves de mon école. Ils sont plus vieux que moi et se partagent une cigarette. On dirait qu'ils rient mais je n'entends pas ce qu'ils se disent. Je m'attarde au bord du sentier gravillonné et vois l'un des mecs passer un bras autour d'une fille tandis qu'un autre pose une main sur l'une de ses cuisses.

J'ai envie de les rejoindre, mais je fais demi-tour et reviens sur mes pas.

Voilà à quoi ressemble mon enfance.

À ça et aux odeurs que mon père et ma mère charrient lorsqu'ils reviennent du travail. Il y a le soleil qui scintille sur la mer de toits, les relents de friture et de gaz d'échappement, les gyrophares se déclenchant aussi subitement que la peur et dont les éclats illuminent le silence. Il y a les auteurs de graffitis plus âgés, les tags, les œuvres et les punitions, et nous qui observons et mémorisons les mouvements et les couleurs éblouissantes. Il y a l'attente du train de banlieue qui n'arrive jamais ou est déjà passé. Il y a les cigarettes et, plus tard, les joints et l'argent qui change de mains, puis la fumée bleutée et douceâtre qui s'élève entre mes doigts tandis que je me rends compte que j'ai encore une fois de plus claqué tout mon argent de poche du mois. Plus tard, Grim, mon meilleur ami, et moi piquons des fringues dans une boutique de Birger Jarlsgatan et ça nous fait marrer. Et puis, il y a Nas et l'album *Illmatic*, et *the city never sleeps, full of villains and creeps, that's where I learned to do my hustle*. Grim et moi sommes au sommet du château d'eau et, tout à coup, je me dis qu'au-delà de tout ça, le monde m'a peut-être ménagé une place à moi aussi.

Pendant les premiers jours de l'été 2014, je passe beaucoup de temps à me remémorer tout ça, à penser à toute cette eau qui a coulé sous les ponts et, au cours de mes nuits d'insomnie, une pensée instinctive s'impose

à moi. Un événement déterminant est sur le point de se produire.

Et l'après-midi du 19 juin, telle une confirmation, je reçois l'appel.

Enfant, Tove Waltersson demandait à sa mère d'où venaient tous les immeubles, les arbres et les gens, pourquoi Bruket était si vaste et pourquoi il y avait de grandes étendues de champs, des bois touffus et des bosquets d'arbres morts. Les branchages des buissons étaient bizarres et semblaient s'enrouler les uns autour des autres, enveloppant tout ce qui se trouvait sur leur passage : des souches, des pierres, des épaves de véhicules et des vieux bâtiments à l'abandon.

Sa mère lui répondait que Dieu n'avait pas été satisfait lorsqu'il avait baissé les yeux pour contempler son œuvre. C'était trop petit, trop étroit et trop étouffant. Pour y remédier, il avait abattu ses mains puissantes au-dessus d'eux, s'était emparé du terrain à la périphérie de Bruket et avait tiré dessus comme on le fait avec un tee-shirt qui a un peu rétréci.

Cela remonte à loin, oui, presque trente ans se sont écoulés, mais elle a toujours le même sentiment. Il est facile à oublier quand on n'a pas habité ici depuis un moment. Les visiteurs se plaignent souvent de transpirer et d'être pris de vertiges. Ils affirment souffrir davantage du soleil que d'habitude. Le 19 juin, il n'y a quasiment pas d'ombre et le bitume est si brûlant que de la vapeur s'en élève.

Un ruban bleu et blanc lâchement attaché à deux réverbères barre l'accès à Alvavägen. Tove coupe le moteur, relève ses cheveux en queue de cheval, puis retire ses lunettes de soleil.

Deux voitures de patrouille sont garées devant le périmètre de sécurité. Brandén et Åhlund discutent, appuyés sur le capot de leurs véhicules respectifs, chacun une canette de Fanta à la main.

— Numéro 10, l'informe Brandén.

— Qui est-ce ? s'enquiert Tove.

— Un vieil homme, répond Åhlund avant de boire une gorgée. Un certain Charles Levin.

— *Le* Charles Levin ?

Åhlund tourne les yeux vers Brandén, qui hausse les sourcils.

— Qui ? demande-t-il.

— Charles Levin, le policier.

— Klasse et Östen sont arrivés sur place les premiers, ils sont déjà à l'intérieur. Vois avec eux. Un technicien a quitté Halmstad il y a trente minutes, il devrait être là dans un quart d'heure.

Le bâtiment situé au 10 Alvavägen est une vieille maison en bois gris clair qui a connu des jours meilleurs. De loin, elle évoque plutôt une cabane. Une boîte aux lettres sans nom est accrochée à la clôture et la porte d'entrée ouverte donne sur un intérieur plongé dans l'obscurité, peut-être la seule chose dont on puisse se réjouir. Les lumières allumées au domicile d'un mort la perturbent.

Dans une pièce sur la droite, Östen Vallman semble chercher quelque chose, son téléphone à la main. Un canapé veille sur une table en verre et un tableau de Carl Larsson orne la cloison, à côté d'une grande bibliothèque vide. Le long des autres murs s'empilent des cartons de déménagement portant des inscriptions telles que « VAISSELLE », « VERRES » et « LIVRES ».

Tove se déchausse et pénètre dans le petit vestibule. Le plancher produit des craquements agréables sous la plante de ses pieds.

— Là, lui indique Vallman. Il est sur la gauche, dans la cuisine.

Près de la fenêtre, il y a une table et deux chaises. Il gît sur le flanc, vêtu d'un jean bleu et d'un polo jaune pâle. Du sang s'est écoulé d'un trou dans sa tempe droite, beaucoup de sang. En revanche, il n'y a aucune trace autour de son corps. Il devait donc être assis quand c'est arrivé, puis il s'est effondré et a glissé sur le sol. L'autre chaise se trouve légèrement à l'écart de la table, comme si celui qui y avait pris place s'était contenté de se lever et de partir.

Sur le papier peint, là où se trouvait sa tête, des gouttelettes de sang ont formé un halo, si petites qu'elles confèrent un aspect flou à ses contours.

La victime est un grand homme dégingandé. Il doit avoir un peu plus de soixante ans, mais il paraît avoir fait des efforts pour rester mince et les premières semaines de l'été ont suffi à hâler sa peau. Son visage est taillé à la serpe, mais élégant. Son nez rappelle le bec d'un faucon et ses pommettes sont hautes et harmonieuses.

C'est bel et bien lui. Et merde.

— Quand nous a-t-on alertés ?

— Il y a une heure, à 11 h 02, répond Vallman, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone. C'est un certain Lars-Erik Sunesson, une vieille connaissance de la victime, qui nous a prévenus. Ils se sont appelés hier et ont convenu de manger un morceau ensemble aujourd'hui, à 11 heures. Quand il est arrivé et que personne n'est venu lui ouvrir, il s'est inquiété et a jeté un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Il a vu du sang sur le sol et c'est à ce moment-là qu'il nous a avertis.

— Où est-il, ce Sunesson ?

— Klasse l'a accompagné chez lui pour prendre ses coordonnées là-bas. Il était assez secoué. (Vallman baisse la voix alors qu'ils sont seuls.) Je crois qu'il avait besoin d'un petit remontant, si tu vois ce que je veux dire.

Fils de paysan, Östen Vallman a une tête de chien et des mains de valet de ferme. Adolescent, il a été le meilleur lanceur de poids de Bruket et a même remporté le championnat dans sa catégorie, exploit qui lui a valu un entrefilet dans le journal. Il est mignon, comme le sont parfois les mecs stupides du lycée, précisément parce que leur regard est si vide.

— Tu crois qu'il pourrait l'avoir fait lui-même ? demande-t-il en baissant les yeux vers le défunt.

— Un suicide ?

— Je me disais juste, poursuit-il, vu comment le coup est parti et l'angle dans lequel il est allongé.

— Tu vois une arme quelque part ?

Vallman regarde autour de lui, plein d'espoir, le téléphone ressemblant à une miniature dans sa grosse paluche. Faute d'en repérer une, il se tourne de nouveau vers Tove.

— Est-ce que ça pourrait...

— Et les deux tasses sur la table, ça indique qu'il a bu un café seul ? Avec un copain imaginaire peut-être ?

Vallman la fixe et incline la tête sur le côté.

— Tu pourrais être un peu plus aimable. Pas étonnant que les gens ne t'aient pas.

— Ils ne vont pas tarder à me remplacer. Ne t'en fais pas. Vallman hausse les épaules.

— Tu pourrais quand même faire un effort.

Quatre mille personnes, tout au plus, vivent ici. De nombreux résidents habitent dans le quartier derrière la place, à proximité de la rue principale, à partir de laquelle se déploient des voies plus petites et étroites. C'est le long de l'une d'elles que Tove vit désormais, dans un lotissement où les maisons sont anciennes et exigües. Le genre de domicile qu'on prend uniquement quand on n'a pas les moyens de s'offrir mieux ou lorsqu'on ne veut pas avoir mauvaise conscience de vivre dans un endroit dont on se moque. Quoi qu'il en soit, impossible de le rendre douillet.

Tove a quitté Bruket à vingt et un ans pour suivre sa formation à Stockholm, trois ans après son frère, et tandis que lui a décroché son diplôme avec des notes brillantes et des félicitations, elle l'a obtenu de justesse. On ne lui a jamais offert de poste à Göteborg ou à Malmö, comme elle l'a espéré, mais uniquement dans des banlieues comme Trollhättan, Nässjö et Varberg.

Six mois plus tôt, elle a de nouveau atterri ici. Markus a toujours dit que les gens comme eux étaient condamnés à passer leur vie ici et que tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était mener une existence aussi digne que possible.

Tove pense parfois qu'il avait raison et que son destin l'a prouvé : c'est parce que Markus a quitté Bruket qu'il a été condamné à mourir.

Ces derniers temps, le phénomène s'est aggravé. Chaque fois qu'elle s'approche des terrains limitrophes et des panneaux indiquant le bord de Bruket, elle doit rebrousser chemin. Une vague de nausée la submerge, ses mains se mettent à trembler, une sueur froide dégouline dans son dos et ses dents claquent jusqu'à ce qu'un voile noir tombe devant ses yeux, la contraignant à s'arrêter au bord de la route et à respirer, respirer, respirer pendant plusieurs minutes avant qu'elle ne soit de nouveau en état de conduire.

Tove fait alors systématiquement demi-tour.

Après la mort de Markus, elle a été en arrêt maladie pendant neuf mois, d'abord à plein temps, puis à mi-temps. Depuis trois mois, on estime que son état s'est suffisamment amélioré pour qu'elle soit capable de travailler. Lorsqu'elle a repris du service, on l'a recasée au bureau local, parce que c'était le seul endroit où on pouvait lui offrir un poste. Et puis, comme on le lui a fait remarquer, elle habite ici désormais.

Comme si c'était censé tout arranger.

Ses nouveaux collègues, d'anciennes connaissances ou de vieux amis de ses parents, déplorent ce qui est arrivé à son frère et disent qu'ils se souviennent de lui à l'époque où Tove et Markus étaient tous les deux enfants. Ils les revoient passer la tête par la porte du bureau, les yeux écarquillés de curiosité. S'en souvient-elle ?

Oui, a-t-elle répondu. Elle s'en souvient.

Ils lui demandent quel effet ça lui fait d'être de retour à la maison et comment sa mère se porte. Ils la voient parfois, sa mère, au cimetière.

Ça va, a menti Tove. Elle va bien.

Ils n'ont pas besoin d'enquêteurs criminels ici et ils n'en veulent pas non plus. Sa présence n'est donc ni bienvenue ni nécessaire. Même Ola Davidsson, son chef, la juge superflue et tous espèrent sans doute par-dessus tout qu'elle craquera et se retrouvera de nouveau en arrêt maladie.

Une voiture s'arrête devant la maison. Tove et Vallman sortent pour aller à la rencontre de la technicienne qui se présente sous le nom de Fanny Söderlund, constate à ses galons le statut d'assistant de Vallman et lui demande à parler à son chef. Lorsqu'il désigne Tove, la technicienne paraît étonnée.

— Je m'attendais à un homme, commente-t-elle.

— Pareil pour moi.

Söderlund a les mains sèches, les traits fins et des cheveux argentés noués en chignon dans sa nuque. Elle saisit sa valise noire qui ressemble davantage à un établi qu'à

autre chose, puis, tout en commençant l'enquête technique, elle remonte avec précaution l'allée jusqu'au perron.

Il s'écoule un certain temps avant qu'elle n'entre dans la maison et lorsqu'elle finit par gagner la cuisine et poser les yeux sur le mort, elle fronce les sourcils.

— Vous auriez pu me prévenir que c'était lui, déclare la technicienne.

— Vous vous connaissiez ?

Söderlund secoue la tête.

— Nous n'étions que des connaissances, mais c'était quand même un collègue.

— On pourrait faire venir quelqu'un d'autre.

— Juste avant la Saint-Jean ? Bonne chance ! (Söderlund tourne les yeux vers Vallman, qui parle à quelqu'un au téléphone.) Faites-le sortir. Il piétine tout comme un chihuahua surexcité.

— Alors, comme ça, Levin était commissaire à la direction nationale de la police jusqu'au mois dernier ? observe Tove.

— Oui.

— Que fait-il ici, dans ce cas ? Il habite ici ? C'est sa maison ?

— Aucune idée. (Söderlund dévisage Vallman.) Maintenant, faites-le sortir. Il va me rendre dingue à s'agiter comme ça.

Tove emmène Vallman dans le vestibule, puis sur le perron, laissant Söderlund seule à l'intérieur.

La chaleur produite par le soleil s'intensifie et ne va qu'empirer. L'air, immobile, semble presque vibrer. De lourdes gouttes de transpiration s'écoulent du cuir chevelu de Tove le long de ses oreilles, puis dans son cou. Son mal de tête s'aggrave. Elle rentre de nouveau, saisit une paire de gants en latex dans la valise de Söderlund et lui demande si elle voit une objection à ce qu'elle fasse le tour de la maison.

— En fait, il vaudrait mieux éviter, répond Söderlund en soupirant. Mais bon... Faites attention, simplement.

Dans le séjour, une porte-fenêtre s'ouvre sur un balcon ou une terrasse que quelqu'un a oubliée, ou ne s'est pas donné la peine d'installer. Elle donne donc directement sur la pelouse.

Plusieurs des tiroirs de la commode sont vides et les penderies ne sont qu'à moitié pleines. L'armoire de la salle de bains ne contient qu'un nécessaire de toilette se résumant à une brosse à dents et du dentifrice et il n'y a qu'un seul flacon de savon dans la douche. Rien d'autre. Tout le reste se trouve dans les cartons de déménagement empilés dans chaque pièce. Charles Levin ne s'est guère soucié de meubler la maison.

Il avait d'autres chats à fouetter.

On le sent presque dans l'air silencieux.

Dans un coin de la chambre, les chargeurs d'un ordinateur et d'un téléphone portable sont posés sur un petit bureau. À côté, sur le sol, se trouve un carton rempli de livres et de documents en désordre. Son contenu ressemble à l'intérieur de la tête de Tove.

L'enquêtrice s'agenouille pour examiner le plancher sous le lit et le bureau. Rien. Il y a une petite chaise devant le meuble. Tove s'y installe et regarde par la fenêtre qui donne sur l'arrière de la maison et le jardin.

Elle tire le carton vers elle. Une perforieuse, une agrafeuse, des papiers épars et divers ouvrages. Elle les pose sur le côté. Au fond, elle découvre un tas de classeurs, quatre au total. Certains sont d'anciens modèles en métal, d'autres sont plus récents, en plastique. Elle en ouvre un. Il est rempli de copies de procès-verbaux, des extraits de protocoles d'enquête et de rapports techniques relatifs à des affaires qui ne lui disent rien. Quelqu'un, peut-être Levin lui-même, a ajouté des notes et des commentaires dans les marges. Elle examine également les trois autres dossiers : contenu similaire, mais concernant d'autres cas.

Les livres : *Crimes au bord de l'eau* de Kerstin Ekman, *L'Espion qui venait du froid* de John le Carré et *La Sagesse dans le sang* de Flannery O'Connor. Sous ce dernier, *Le Juge et son bourreau* de Friedrich Dürrenmatt. Tove les feuillette. Rien, à part de vieux coins cornés et des pages qui se détachent çà et là.

Quelque chose dépasse de la pile de documents en vrac. Il s'agit d'un Polaroid représentant un homme, une femme et une fillette, qui peut avoir cinq ou six ans. L'homme porte une chemisette blanche et un jean, la femme un chemisier et une jupe beige, et la fillette une robe bleue. Ils ont l'air heureux.

Au verso : *Marika, Eva et moi, printemps 1978.*

À la vue de cet instantané, Tove frissonne et, dans un premier temps, elle ne comprend pas pourquoi.

Elle se retourne et étudie les murs. Derrière les trois personnages, on aperçoit le même papier peint à motifs vert pâle.

C'est alors qu'elle comprend.

La photo a été prise dans cette pièce.

Tove se déplace sur des routes qui lui sont à la fois si familières et pourtant étrangères, imprévisibles. Il en va ainsi des endroits qu'on quitte avant d'y retourner : ils sont comme ils l'ont toujours été, procurent la même impression qu'à l'époque, mais pas tout à fait.

Un gros pick-up chargé de caisses de bière bifurque devant elle. L'homme au volant porte une casquette et est seul à bord du véhicule.

Les algues et la mousse ont décoloré la maison où Lars-Erik Sunesson a passé la majeure partie de sa vie et de vieilles feuilles mortes la cernent de toutes parts, comme si elles s'apprêtaient à l'engloutir. Une tondeuse gît abandonnée un peu plus loin sur le terrain, délimité par ce qu'il reste d'une clôture en piteux état. Le portail est ouvert.

Sunesson et l'assistant de police Klas Mäkinen sont installés à la table de la cuisine. Ce dernier couve de ses mains une tasse de café tandis que Sunesson vide son verre avant de tendre le bras vers la bouteille. Le contour de ses yeux est plus bouffi que d'habitude.

— Une femme agent de police, commente Sunesson. Tu parles d'un bon début pour la Saint-Jean !

Mäkinen, un homme sans charme qui aurait mieux fait d'être concierge que policier, adresse un regard implorant à Tove. Devant lui repose un calepin dans lequel il ne semble pas avoir noté grand-chose.

Tove tire une chaise, s'assied au bout de la table et se tourne vers l'assistant.

— Tu seras plus utile à Alvavägen qu'ici.

— Bonne chance ! lance-t-il après s'être levé.

— Journée de merde, lâche Sunesson en remplissant son verre, les yeux vitreux.

L'évier déborde d'assiettes et de verres sales. Une cafetière crachote dans un coin. On entend bientôt une voiture démarrer, puis s'éloigner.

Sunesson soupire puis lève la bouteille, un équivalent polonais du *Famous Grouse*.

— Vous en voulez ?

— Non, mais merci quand même.

Sur le mur derrière lui est accrochée une maxime brodée dans un cadre : *Toute forme de beauté, ici dans l'oubli est enterrée.*

Sunesson a travaillé à la verrerie, tout comme son père avant lui. À la fermeture de l'entreprise, il est devenu chauffeur routier pour une boîte de transport, ce qu'il est resté jusqu'à la retraite, pour ce qu'on en sait. Les collègues de Tove étaient presque certains qu'en dehors des trajets qu'il effectuait pour son patron, il s'est également livré à la contrebande d'alcool, mais ils n'ont jamais pu le prouver et, maintenant, c'est trop tard. Tove se demande quelle quantité il a conservée pour sa propre consommation et s'il a une réserve quelque part dans la maison. Elle ne l'a jamais croisé au magasin d'État¹ sur la place alors qu'elle s'y est souvent rendue depuis son retour.

— Comment allez-vous, Lars-Erik ?

— Quelle journée de merde ! s'exclame-t-il avant de boire une gorgée de whisky puis de poursuivre en secouant la tête : Du sang. Du sang, du sang et encore du sang. Putain !

— Quand avez-vous parlé à Charles pour la dernière fois ?

— Hier soir, quand je l'ai appelé et qu'on a décidé de manger un morceau ensemble aujourd'hui, à 11 heures.

— Quelle heure était-il quand vous l'avez appelé ?

— Comme je l'ai dit à votre collègue, comment il s'appelle déjà... Le fils de Gösta, Klas. Il devait être 22 h 30 ou dans ces eaux-là.

— Comment s'est déroulée votre conversation ?

Sunesson paraît confus.

— Bien, je suppose.

— Je veux dire, de quoi avez-vous parlé ? précise Tove.

1. En Suède, la vente d'alcool est un monopole d'État et les magasins habilités à en vendre sont connus sous ce nom. (N.d.T.)

— On ne s'est pas dit grand-chose. Je l'ai croisé sur la place en allant faire mes courses avant-hier, je lui ai demandé ce qu'il fabriquait ici et il m'a répondu qu'il habitait Bruket maintenant. Je voulais qu'il me raconte tout ça, alors on a échangé nos numéros de téléphone et on a convenu de s'appeler plus tard. Je l'ai contacté hier et on a décidé de manger un morceau ensemble ce matin. On a fixé l'heure du rendez-vous et puis on a raccroché. (Sunesson marque une pause pour boire une gorgée.) Je connaissais à peine ce type et je ne l'avais pas vu depuis plus de trente ans.

— Il avait donc vécu ici dans le passé ?

— Dans les années 1970. Il doit être arrivé ici en 1971, parce que je me souviens que je venais d'acheter une nouvelle voiture, une P1800. Je frimais, vous savez, fier comme un coq, avec ma bagnole toute neuve. Je me pavanais sur la place. C'est à ce moment-là qu'il l'a vu.

— Qui ? questionne Tove. Qui a vu quoi ?

— Eh bien, Malte, le fils d'Oskarsson. Celui qui l'a volée.

— Qui a volé votre voiture ?

— Le soir même, confirme Sunesson sur un ton lugubre avant de boire davantage de whisky. Quel bon à rien, ce mec ! Du coup, j'ai dû aller au poste de police, mais il était fermé, alors je me suis rendu au commissariat, en ville. À cette époque-là, je n'avais encore jamais rencontré Charles, vous savez... Vous êtes née quand ?

— En 1981.

— Dans ce cas, vous vous souvenez peut-être quand même de comment c'était. Il y avait plus d'habitants en ce temps-là, presque huit mille, il me semble. Maintenant, ce n'est plus la même histoire. L'hôtel a fermé et le magasin d'État va baisser le rideau à la fin de l'année. Vous le saviez ?

— Non.

— Enfin, bref, on ne reconnaissait pas automatiquement les nouveaux visages à l'époque. Ça ne l'a pas empêché de prendre ma plainte. En plus, il avait beau être de

Stockholm, il était sympa. Et il a retrouvé ma bagnole en deux temps trois mouvements, ajoute Sunesson en levant un doigt. Deux jours plus tard, elle était de retour dans mon garage, alors que l'affaire avait été confiée à ces faïnéants de la ville. C'est là que j'ai compris que c'était un brave gars.

Il baisse les yeux vers le plateau de la table et ponctue ses mots d'un lent hochement de la tête.

— Quand a-t-il déménagé ?

Sunesson relève la tête, le regard perdu.

— Quoi ?

— Il est arrivé ici dans les années 1970. Ensuite, il a dû quitter les lieux.

— Ah oui, bien sûr. Il est parti en 1980.

— Et quand est-il revenu ?

— Je ne sais pas, mais assez récemment, je crois.

Il vide son verre, garde le whisky en bouche, se penche en arrière, fait craquer sa nuque, et se gargarise bruyamment et longuement avant d'avaler sa gorgée et de passer la langue sur ses lèvres.

— Où habitait-il à l'époque, la première fois ?

— Au même endroit.

— Dans la même maison, vous voulez dire ? Pourquoi a-t-il acheté cette maison-là en particulier ?

— Aucune idée. Charles n'était pas du genre très causant.

— Vous pensez à quelqu'un qui aurait pu lui vouloir du mal ?

Sunesson tend de nouveau le bras vers la bouteille.

— À Bruket, vous voulez dire ?

— Oui.

— Non, personne.

Il se verse plusieurs doigts, puis repose la bouteille en la faisant claquer sur la table, comme pour souligner sa réponse, puis il répète :

— Non, personne.

— Vous avez l'air très sûr de vous.

— C'est juste une supposition, madame l'agent. Mais c'est le genre de choses que les forces de l'ordre devraient être capables de découvrir sans mon aide.

— En effet, réplique-t-elle en tapotant son carnet de son stylo. Vous voyez quelqu'un qui pourrait nous en dire plus à son sujet ?

Sunesson ne voit pas. Ou peut-être qu'il a une personne en tête, mais qu'il s'est lassé de discuter avec elle.

Elle lui montre la photo de 1978.

— Reconnaissez-vous ces personnes ?

— Là, on voit bien que c'est Charles. On dirait bien que c'est sa petite famille. (Sunesson balaie l'air de la main.) Mais il va falloir que vous demandiez ça à quelqu'un d'autre. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

— C'est une petite ville. Tout le monde connaît tout le monde. Vous devez bien vous rappeler quelque chose.

— Ça ne remonte pas à hier. Il me semble que c'était un accident de voiture. Une terrible tragédie.

— Un accident de voiture, répète Tove en l'étudiant attentivement.

— Ou quelque chose comme ça. Je ne me souviens pas.

Il ne ment pas, c'est évident, mais il est ivre et a beaucoup de mal à parler. Et merde, elle aurait dû commencer par lui montrer la photo.

Tove répète la question, mais Sunesson se contente de lever son verre et de boire avant de secouer la tête. Son regard est vide à présent.

— Au fait, vous avez vu ma chaise préférée ?

— Non.

— Elle est là, dehors. Elle appartenait à ma grand-mère. Je crois bien qu'elle l'a fabriquée elle-même. C'était une brave femme. C'est une épouse comme ça qu'il aurait fallu à Charles. Il lui serait jamais arrivé un truc pareil si ç'avait été le cas. Je m'y installe toujours pour boire mon café les jours comme aujourd'hui. D'ailleurs, j'avais l'intention d'en prendre une petite tasse. (Il se met à rire.) Après tout, je n'en ai pas eu chez Charles.

Tove se lève et quitte la maison sans répondre à Sunesson, qui ne semble pas s'être attendu à autre chose, et ce n'est qu'une fois dans sa voiture qu'elle la remarque : une vieille chaise à bascule en métal, salement attaquée par la rouille.

Lorsque Tove retourne devant le périmètre de sécurité, le commissaire Ola Davidsson est planté là, jambes écartées, mains sur les hanches et bedaine en avant. Le ventre de Davidsson se fait plus imposant au fil des années et, lorsqu'on le lui fait remarquer, il se contente de sourire et de tapoter dessus en déclarant qu'il est en train d'installer une tonnelle au-dessus du jardin des délices.

— Pour l'instant, on va devoir se charger de l'affaire, explique-t-il. Je viens de passer près d'une heure au téléphone avec Stockholm pour démêler la situation administrative. Nous n'avons pas les moyens de conduire cette enquête et, même si c'était le cas, vu l'identité de la victime, on ne nous en donnerait pas l'autorisation. La Crim va débarquer. Ils ont déjà constitué un groupe à Stockholm. On doit leur transmettre des copies de tout ce qu'on fait.

— Ils arrivent quand ?

— Dimanche soir au plus tôt, plus probablement lundi. Quand ils ne croisent pas le fer avec les médias, ils sont occupés à aider leurs collègues locaux sur le double meurtre de Krokomb. En plus, c'est la Saint-Jean.

— Mais on n'est que cinq ici. On n'a pas de quoi mener une enquête criminelle.

— Ça ne marche pas comme ça, répond Davidsson en posant de nouveau les mains sur les hanches et en jetant un regard vers la maison qui les attend sous le soleil. Tu le sais aussi bien que moi. La région va nous envoyer des renforts, évidemment, mais pas franchement en grand nombre. On va se taper une sale Saint-Jean, c'est moi qui te le dis.

À l'intérieur du 10 Alvavägen, Söderlund se déplace de pièce en pièce, un appareil photo à la main. Soit elle a déjà fini avec le corps, soit elle a besoin de faire une pause. Davidsson la salue, puis lui demande quand Levin est mort.

— Je ne suis pas médecin légiste, mais je dirais entre 22 et 23 heures hier soir. (Söderlund ajuste l'un des réglages de l'appareil.) D'une balle dans la tempe, sans doute tirée

par un revolver tenu par une autre personne. Je n'ai pas encore trouvé l'arme.

Davidsson considère les tasses à café sur la table.

— Alors il avait convenu d'un rendez-vous avec son meurtrier ?

— Peut-être, répond Söderlund.

Elle prend une photo de l'interrupteur de la pièce. Davidsson tend le cou, l'air renfrogné. Tove doit faire un effort pour réprimer un sourire.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, reprend Söderlund, je préférerais que vous quittiez les lieux.

Un vibreur se fait entendre et Davidsson sort son portable.

— Encore Stockholm, constate-t-il sans prendre l'appel, avant de pointer son combiné vers Tove et de lui dire : Tu restes ici.

Les deux femmes l'observent tandis qu'il sort de la maison d'un pas lourd.

— C'est un brave type, celui-là ? demande Söderlund, provoquant l'hilarité de Tove.

C'est mon premier jour de congé et je le passe sur mon balcon. J'ai le sentiment de m'être fait berner.

Quelqu'un, je ne sais qui, a informé mon chef, Anja Morovi, que je n'étais toujours pas *clean* et que je carburais aux médocs, en appuyant ses dires avec un tube d'Halcion tombé de ma poche.

Je venais de le récupérer à la pharmacie. C'est pour ça qu'elle m'a convoqué dans son bureau hier.

— Leo, a-t-elle commencé, tu comprends bien que je ne peux pas fermer les yeux. Il faut que je prenne des mesures.

Morovi vient de l'équipe des violences familiales et n'est chez nous que depuis mars. Sur l'un des murs de son bureau, bien en évidence, elle a accroché un diplôme de master en criminologie et, comme si ça ne suffisait pas, elle a la réputation d'être l'une des meilleures tireuses de Stockholm. Lorsqu'on lui a offert la direction de la brigade des crimes violents – la fosse aux serpents, comme on la surnomme dans le jargon policier –, pour une raison ou une autre, elle a accepté.

— C'est Olausson, c'est ça ? ai-je demandé.

Olausson est un procureur retors qui ne m'a jamais apprécié.

— Leo, a-t-elle répété sur un ton plus las, essaie de te concentrer sur l'important. (Elle s'est penchée en avant.) Tu m'es utile ici, mais seulement si tu es *clean*. En état de fonctionner. Tu comprends ?

— Oui.

C'était vrai. Je le comprenais. Je le comprends.

— Je suggère que tu prennes des vacances plus longues. Selon le planning, tu n'aurais pas dû partir en congé avant... (Elle a baissé les yeux vers le document.) Le 30 juin. Je te propose de changer ça, a-t-elle poursuivi en me tendant un formulaire vierge, et que tes vacances commencent dès demain, le 19. Prends aussi certains des jours de récupération que tu as accumulés. Comme ça, on se revoit ici le lundi 18 août. Entre-temps, tu en profites pour suivre un traitement et voir un psy, et tu t'y colles tout

de suite. Je vais faire en sorte qu'un thérapeute t'appelle pour que vous fixiez le premier rendez-vous. À ton retour, je veux que tu sois *clean*.

J'ai considéré mes mains. Ça devait être un coup d'Olausson. Qui d'autre est au courant ? Gabriel Birck, bien sûr, mon collègue et ce que j'ai de plus proche d'un ami dans la profession. Il sait, mais il ne me dénoncerait jamais. À moins que ?

— Compris, Leo ?

— Je comprends que tu le « suggères », mais s'agit-il d'une simple « suggestion » ?

— Non.

— Je m'en doutais.

Plus tard dans la journée, j'ai reçu un appel d'un numéro inconnu. Le thérapeute. Je me suis abstenu de répondre et je me suis installé sur mon balcon pour fumer tout en observant Stockholm.

Hier est devenu aujourd'hui. Le 19. Mon premier jour de congé.

Le téléphone qui s'active au cours de l'après-midi, la sonnerie qui retentit quatre fois au milieu du soleil qui inonde mon appartement de Chapmansgatan depuis le balcon – c'est ce que j'attendais : que quelque chose se produise.

Je décroche et entends la voix froide de Morovi.

— Comment vas-tu ? s'enquiert-elle.

— Je rayonne.

— Le sarcasme ne te va pas.

Je réfléchis à ce que je devrais répondre et à tous les mensonges que je vais devoir lui débiter.

— Ça va. Je vais m'en sortir.

Elle prend une profonde inspiration.

— Je me suis dit qu'il valait mieux que tu l'apprennes de ma bouche.

— Apprendre quoi ? Que se passe-t-il ?

— Levin.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

Silence. Dans la kitchenette, la radio allumée chante :
« *Is there somebody who still believes in love¹ ?* »

— Allô ? je lance. Allô, que se passe-t-il ?

Tandis qu'elle m'explique, Kit apparaît silencieusement à côté de moi, puis, percevant qu'il y a un problème, il se met à miauler doucement. Je coince le combiné entre mon épaule et mon oreille, le soulève et rentre en fermant la porte du balcon derrière moi.

Levin est mort. Ils pensent que sa mort est suspecte.

Je ne sais pas si je suis censé dire quelque chose, alors je me tais. Les informations remplacent la musique à la radio : un kamikaze s'est introduit dans le siège du parti des Modérés à Gamla Stan. Il menace de tout faire sauter.

— Tu veux que je fasse quelque chose, Leo ?

— Comme quoi ?

Pas de réponse. Je l'entends respirer et me demande si mon propre souffle paraît aussi court que j'en ai l'impression.

— Ce n'est pas vraiment la Saint-Jean que j'espérais pour toi.

— Je sais.

— Tu passes le week-end avec Sam ?

— Elle part à Londres demain. Avec sa mère. C'est prévu de longue date.

Nouveau silence. Selon la radio, le kamikaze de Gamla Stan est lourdement armé. Dernière dépêche : selon un flash de l'agence TT, la chancellerie des sociaux-démocrates serait elle aussi menacée.

— On dirait que tu as du pain sur la planche, je commente.

— Si je peux faire quelque chose, dis-le-moi, conclut-elle avant de raccrocher.

1. Extrait de *Somebody to Love*, de Leighton Meester, 2009.

Mon mentor est mort. Je devrais peut-être penser que mon ami est mort, mais je n'y arrive pas. J'ignore pourquoi. Quelque chose dans la notion d'amitié ne correspond pas à l'idée que je me fais de ma relation avec Charles Levin.

J'ai beau avoir longtemps travaillé à ses côtés, d'abord à la brigade des crimes violents quand Levin y était commissaire puis aux affaires internes, je ne l'ai jamais connu. Je m'étais imaginé qu'il m'avait pris sous son aile. Pour une fois, c'était agréable de bosser avec quelqu'un qui voyait votre potentiel et vous aidait à le réaliser.

J'avais confiance en lui.

Pour de vrai.

Levin possédait le don pour vous faire parler et révéler des choses que vous n'aviez jamais confiées à quiconque, sans jamais livrer le moindre détail sur sa propre vie. Pourtant, j'avais l'impression qu'il le faisait, qu'il se dévoilait, à ce moment-là. On se laissait facilement persuader qu'il ne cachait rien. Ce n'est que plus tard, une fois le charme rompu, qu'on s'apercevait que Levin n'avait jamais rien dit de lui.

Puis tout a foiré dans le port de Visby, il y a un peu plus d'un an.

L'affaire du Gotland. C'était une erreur. Mon erreur.

Aujourd'hui encore, les morts hantent mes pensées, de jour comme de nuit.

La police a eu besoin de couvrir ses arrières après ce fiasco. On m'a livré à la vindicte populaire, histoire de fournir le bouc émissaire réclamé par les politiciens et les médias. Il m'a fallu des cachets pour m'en sortir, du Séresta, et j'ai continué à en prendre pour ne pas sombrer. Ensuite, je suis passé à l'Halcion.

J'ai commencé à soupçonner Levin de m'avoir trahi et que c'était précisément pour cette raison qu'on m'avait envoyé au Gotland : si quelque chose tournait mal, on braquerait les projecteurs sur moi.

Nos contacts sont devenus sporadiques et nos conversations entrecoupées de silences pesants. Parfois, j'avais envie de lui hurler dessus et je crois qu'il lui arrivait de souhaiter pouvoir me révéler la vérité.

Je faisais déjà son deuil à l'époque, celui du mentor que j'avais perdu. Sur la fin, l'abîme qui nous séparait était incroyablement profond.

Maintenant, il est mort et la vérité restera peut-être dissimulée dans les ténèbres. Les pires crimes peuvent n'être jamais éclaircis.

L'air m'étouffe autant que mon chagrin et je reste sur le balcon, à attendre une pluie qui ne vient jamais.

« *My girl, my girl, don't lie to me*¹ », chante quelqu'un à la radio dans la kitchenette du bureau, « *tell me where did you sleep last night ?* » C'est l'après-midi maintenant et Tove devrait rentrer chez elle.

Au lieu de ça, elle est assise près de la fenêtre de la salle de réunion, à attendre que le petit poste de police puisse organiser un premier briefing sur l'enquête. La fenêtre a beau être grande ouverte depuis ce matin pour que la pièce reste fraîche, rien n'y fait. Ses cheveux collent dans sa nuque, ses aisselles sont humides et ses mains moites.

Elle a cherché le ventilateur de table, mais personne ne sait où il est. Davidsson se l'est probablement arrogé.

Depuis son arrivée ici, elle a appris quels sont les objets de convoitise : plus personne ne veut des téléviseurs, mais on n'a pas le droit de s'en débarrasser. Celui qui doit cohabiter avec au moins l'une des machines le vit comme un châtiment. Si l'on veut l'une des grandes tasses à café, il faut arriver tôt, parce qu'il y en a très peu et que tout le monde tente de les accaparer. Celui qui a réussi à mettre la main sur l'une d'elles la garde jalousement pour le restant de la journée.

Et ainsi de suite. Le tout est complètement dénué de sens, mais d'une certaine manière, ce sont quand même ces choses-là qui deviennent significatives.

Les bureaux occupent les premier et deuxième étages d'un bâtiment situé sur Paulsgatan, à deux pas de la place. Il s'agit d'un cube en brique datant du début du siècle précédent, l'un des premiers à avoir été construits après l'ouverture de la verrerie et le début de sa période de prospérité et d'expansion. L'intérieur est plus récent, plus laid aussi. Davidsson affirme toujours qu'il était l'un des dix employés ici, à ses débuts dans la police. Désormais, ce nombre a été divisé par deux et ce sera sans doute pire après la prochaine réorganisation.

1. Extrait de *In the Pines*, classique de la chanson folk américaine, dont le compositeur est inconnu.

Il y a, sur la table devant Tove, la brève biographie de Charles Levin qu'ils ont commencé à compiler à partir des informations qu'elle a pu récupérer sur les registres auxquels ils ont immédiatement accès et sur ceux que la Crim lui a envoyés par e-mail. Ça ne représente pas grand-chose.

Putain ce qu'elle aimerait disposer d'un ventilateur !

Charles Jan Levin naît le 25 janvier 1947 et est déclaré dans la paroisse Maria Magdalena de Södermalm, à Stockholm. Il grandit avec ses parents et Mark Levin, un frère de quatre ans son aîné, décédé d'un cancer du pancréas en août 2008. Le père de Charles est menuisier tandis que sa mère partage son temps entre son foyer et un emploi de femme de ménage dans un hôtel à proximité de leur domicile sur Wollmar Yxkullsgatan. Charles est un gamin espiègle qui a du mal à tenir en place, ce qui n'empêche pas ses résultats scolaires d'être globalement très bons. Le genre d'enfant à faire briller les yeux de ses parents ouvriers lorsqu'ils pensent à l'avenir de leur fils. Il intègre l'école de police en 1966.

À l'automne 1969, il atterrit au centre-ville de Stockholm, au commissariat du premier arrondissement, où il ne tarde pas à devenir enquêteur. Parallèlement à ses activités professionnelles, Levin continue à se former en poursuivant un cursus universitaire dans les domaines du droit et de la psychologie. Il obtient une licence en sciences politiques et devient ainsi, fait rare dans la police, un homme éduqué et cultivé. Malgré ça, il est considéré comme un bon agent, un vrai de vrai, et on ne tarit pas d'éloges à son sujet.

À l'automne 1971, Charles Levin a vingt-quatre ans et il quitte Stockholm pour rejoindre la police de Halland comme enquêteur de la criminelle au poste du centre-ville.

À la même période, le registre de l'état civil indique un changement d'adresse : il habite désormais sur Alvavägen, à Bruket, avec une certaine Eva Alderin, née en 1949.

Ils se marient le 12 décembre 1971. Eva Alderin devient Eva Levin. Un mariage d'hiver.

L'année suivante, Marika, leur fille, naît.

Tove considère la vieille photographie et relit la légende : 1978.

Elle la retourne et étudie d'abord le visage de la fillette, puis celui de sa mère. Eva Levin, qui trouvera la mort à l'hiver 1980. Depuis, elle repose au cimetière local.

— Dans un quart d’heure, annonce Åhlund en passant la tête dans l’embrasure de la porte de la salle de réunion, un sandwich au fromage et au jambon à la main. Nous venons de terminer le porte-à-porte. J’attends Brandén, qui est en train de développer un cliché.

— Un cliché ?

— C’est ce qu’il a dit. (Il mord dans son casse-croûte.) Davidsson ne devrait pas tarder à débarquer.

Tove reprend la lecture de la biographie.

En 1981, nouveau changement dans le registre de l’état civil : Charles Jan Levin est revenu s’installer à Stockholm, cette fois dans un petit trois-pièces, avec Marika, sa fille.

Les images défilent devant ses yeux : le cadavre de Charles Levin, les deux tasses sur la table dans sa cuisine. Les chargeurs d’ordinateur et de téléphone portable dans sa chambre. Les cartons de déménagement. Le papier peint dans son bureau. Sunesson qui lève son verre vers elle. La chaise à bascule esseulée sur la pelouse.

Cela fait partie des aspects les plus étranges de ce métier, une chose à laquelle on ne s’habitue jamais : la manière dont on se retrouve projeté sans prévenir dans la vie d’inconnus et dont on est obligé de s’y vautrer pour comprendre ce qui leur est arrivé.

— On a parlé à un témoin, annonce Brandén, le regard oscillant entre son calepin et le visage impassible de Davidsson.

Ce dernier tambourine sur le dossier du bout des doigts.

— Et ?

— Euh... hésite Brandén, l'air d'un coursier qui se serait égaré dans une salle de réunion. Il faut dire que nous avons parlé à beaucoup de gens. Je crois que nous avons entendu une trentaine de personnes liées au lieu du crime.

— Mais encore ? (Davidsson met la main devant sa bouche et lâche un éternuement qui résonne dans la salle.) Merde !

— Il doit bien y avoir vingt-cinq habitations dans le secteur, je crois, la plupart sur Alvavägen, mais beaucoup sont éparpillées dans la partie boisée et le long de petites routes et de champs à proximité. On les a vérifiées aussi. Les occupants de deux maisons sur Alvavägen n'étaient pas chez eux et on n'a pas encore réussi à les contacter. (Brandén tourne la page de son carnet.) Dans l'ensemble, aucune des personnes auxquelles nous avons parlé n'a entendu le coup de feu.

— Que veux-tu dire par « dans l'ensemble » ? l'interrompt Tove.

— Tu as mentionné un témoin, intervient Davidsson. Avait-il quelque chose de particulier ? Ou elle, ajoute-t-il en tournant les yeux vers Tove.

— C'était un homme, répond Brandén en trouvant la bonne page dans son carnet. Et oui, pour répondre à vos deux questions, il semble être le seul à avoir entendu la détonation. Il s'appelle Alfred Berg. C'est Ester Annerberg qui nous a parlé de lui. Ester vit au 16 Alvavägen, à quelques maisons du lieu du crime. Elle a quatre-vingt-deux ans, elle est veuve depuis dix ans et c'est la maîtresse d'Alfred Berg, qui en a quatre-vingt-six. (Brandén se racle la gorge.) Je précise que c'est elle qui a utilisé ce mot. Quoi qu'il en soit, hier, Alfred lui a apparemment rendu visite à vélo – il semblerait, en effet, qu'il en soit

encore capable – pendant l’après-midi et il est resté avec elle jusqu’à 21 h 30 environ. Ensuite, il est rentré chez lui. C’est au moment de repartir en empruntant le même trajet que pour l’aller, alors qu’il remontait Alvavägen en sens inverse, qu’il a croisé une voiture sombre. D’après lui, je cite, elle « a ralenti pour s’arrêter ». Il ne se souvient pas de la couleur du véhicule. Il pourrait être gris ou bleu foncé, ou noir. Il s’est arrêté devant le domicile de la victime. Il en est certain, parce qu’il s’est retourné à ce moment-là, comme il ne reconnaissait pas la voiture.

— Donc, il se pourrait que ce soit le meurtrier qui arrive, le coupe Tove, vers 21 h 30.

— Je pense que c’est le cas, approuve Brandén en changeant de page. Alfred avait apporté son appareil photo à la demande d’Ester, qui voulait immortaliser certaines de ses plantes. Elle y est apparemment très attachée et voulait les photographier au comble de leur beauté. Après avoir pris les clichés, il a posé l’appareil sur la table de la cuisine et s’est aperçu qu’il l’avait oublié de retour chez lui, après un trajet d’une vingtaine de minutes. À ce moment-là, on peut estimer qu’il est plus ou moins 21 h 50. Il ne s’est pas donné la peine d’appeler Ester, car elle est presque sourde, ce que je peux d’ailleurs confirmer, mais il s’est contenté d’y retourner. Le véhicule sombre était toujours là à son arrivée chez Ester, vers 22 h 10 – comme elle entend très mal, il a sa propre clé. Il est alors entré dans la cuisine pour récupérer son appareil. Ester se trouvait aux toilettes. C’est au moment où elle a tiré la chasse qu’Alfred a entendu quelque chose qui ressemblait à un pétard.

— Un pétard, répète Davidsson.

— Oui, c’est le mot qu’il a employé. Il n’y a pas prêté plus attention que ça, ce qui semble logique vu les circonstances. Il a juste de nouveau salué Ester et ils ont bavardé pendant quelques minutes.

— Comment peut-on bavarder avec une personne qui est quasiment sourde ? s’étonne Davidsson.

— Eh bien, en utilisant des gestes et en criant. Enfin, selon Alfred.

— Poursuis, s'impatiente Tove.

— Ensuite, il est de nouveau sorti. Il devait être entre 22 heures et 22 h 20. Au moment où il quittait le numéro 16 sur Alvavägen, son appareil photo autour du cou, un homme s'est approché du véhicule garé devant le 10. Pendant qu'il s'installait au volant, Alfred a attrapé son appareil et a pris ce cliché. Comme vous pouvez le constater, il n'est pas de très bonne qualité, mais c'est tout ce dont nous disposons.

Brandén sort la photo délicatement, du bout des doigts, et la pose sur la table.

Sa résolution est granuleuse et la mise au point mauvaise. Alfred Berg a peut-être respiré alors que l'obturateur était ouvert. Le conducteur est flou, en mouvement. Il semble s'être penché pour placer un objet sur le siège passager. Il est impossible de discerner ses traits. N'eût été la présence d'épaules, on aurait eu le plus grand mal à distinguer s'il s'agissait d'un visage. Il se trouve à l'intérieur d'une Volvo sombre d'un modèle récent. Elle a l'air onéreuse et sa calandre évoque la gueule d'un prédateur.

On devine vaguement la plaque d'immatriculation.

— Pourquoi a-t-il pris cette photo ?

— Il a dit qu'il avait juste eu un drôle de pressentiment, répond Brandén. Mais il n'avait pas établi le lien avec le pétard.

— Quand a-t-elle été développée ?

— Il y a environ une demi-heure. Il a une petite chambre noire dans sa cave. Nous avons dû nous y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à faire ressortir le numéro d'immatriculation. Après l'avoir étudié un petit moment, je crois, poursuit-il sur un ton plus hésitant, que c'est soit FOR 528, soit FOR 523. Comme FOR 523 correspond à une vieille Opel enregistrée à une adresse d'Åtvidaberg, je ne pense pas que ce soit le véhicule en question.